Gérard NAUROY, Pierre HALEN, Anne SPICA, éd(s), *Le
désert, un espace paradoxal*

Bern, P. Lang, coll. Recherches en littératures et spiritualité, 2003, 592 p.

Claude Nosal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6014>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6014

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 394-396

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Claude Nosal, « Gérard NAUROY, Pierre HALEN, Anne SPICA, éd(s), *Le désert, un espace paradoxal* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 25 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6014>

n'est pas évidente. Le premier retrace l'opposition d'Émile Durkheim aux thèses raciales de l'anthropologie durant l'affaire Dreyfus. Le deuxième explore la création, à travers les réseaux de revues, de normaliens et d'associations scientifiques de la « psychologie universitaire ». Le troisième traite de la « révélation » qui a marqué l'auteur de la division du travail social.

Pour un historien des sciences, particulièrement de la sociologie, ou un historien de l'université aux XIX^e et XX^e siècles, l'intérêt de l'ouvrage tient aux références innombrables, à l'*index nominum*, au point de vue historiciste et à la recontextualisation des débats scientifiques. À condition qu'il accepte de se départir d'une vulgate que l'auteur combat ici, celle des mythes – y compris fondateurs –, celle de l'histoire réécrite en fonction d'enjeux présents et celle de la pensée toute faite, le sociologue pourra accéder à la connaissance d'un certain nombre de faits qui ont conditionné la constitution de la mémoire collective de sa discipline. Finalement, à défaut de lire un ouvrage général sur les mythes et l'histoire des sciences humaines, le chercheur fait l'expérience d'un point de vue scientifique fort sur le mouvement des idées, la création d'une discipline, en termes de techniques de travail, d'hypothèses scientifiques et de réception des travaux, les échanges intellectuels entre disciplines diverses, les controverses et la mythification de l'histoire à laquelle une discipline, pour être enseignée, se plie. Si des sciences sociales, l'une des plus proches des sciences de l'information et de la communication se trouve souvent être la sociologie, on trouvera ici confirmation, si besoin en est, du fait qu'il n'existe point de discipline pure, linéaire, homogène, sinon dans la perspective d'une mythologie hagiographique appuyée sur l'ignorance de la réalité historique.

Aux membres de la communauté des SIC qui vivent dans le regret d'une telle discipline et nourrissent un complexe d'infériorité face à des sciences supposées plus sérieuses, on ne peut que conseiller la

lecture d'un tel ouvrage. Ils comprendront qu'une discipline n'est qu'une suite de combats, marqués par des hypothèses opposées, des tendances, des groupes, réseaux et chapelles, des revues concurrentes. Et que seule une lecture « présentiste », de type prêt-à-penser, peut faire croire à un fondateur unique, à un développement linéaire et harmonieux bâti sur des acquis indiscutables et systématiquement engrangés de manière cumulative depuis la naissance supposée d'une telle discipline. Pour finir, précisons que le tout est rédigé dans un style aisé dont l'érudition n'est jamais lourde et qui est appuyée sur une documentation ample et référencée. Donc, une lecture conseillée aux contempteurs de ce qu'ils nomment des disciplines impures (il en est dans le champ des SIC), à ceux qui souhaitent connaître le dessous (historique) de débats qui agitent la sociologie, et à tout lecteur curieux de l'histoire des sciences sociales.

Bruno Ollivier

CNRS UPR 36, GEREC-F,
université des Antilles et de la Guyane
bruno.ollivier@martinique.univ-ag.fr

**Gérard NAUROY, Pierre HALEN,
Anne SPICA, eds, *Le désert, un espace paradoxal*.**

Bern, P. Lang, coll. Recherches en
littératures et spiritualité, 2003, 592 p.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que d'affronter le désert par les mots, écrit Alain Cuillière dans l'avant-propos de cet ouvrage qui rassemble trente-quatre contributions pluridisciplinaires déployées sur un vaste champ chronologique, du premier siècle de notre ère jusqu'aux ultimes confins du XX^e siècle, dans une double perspective, lien entre écriture et morale d'une part, le désert saisi comme espace paradoxal de l'autre. Dans son introduction, Gérard Nauroy note que le désert est un motif en harmonie avec notre époque, qui n'a jamais cessé de fasciner et d'attirer l'homme en quête d'absolu. Mais il ajoute que derrière le moine apparaît souvent le colonisateur, le conquérant d'empire, de Jules César au maréchal Bugeaud, pour ne pas évoquer de récentes expéditions non moins ambiguës

dans les sables du Koweït et d'Irak. Mais que faut-il entendre par le mot « désert » demande aussi l'auteur : un lieu géographique déterminé, qui peut d'ailleurs se définir comme un « non-territoire », ou une métaphore, une expression symbolique de la retraite et de la solitude ?

En écho, Pierre Halen et Étienne Leclercq répondent : « Qui désire entre au désert : un seul être vous manque et tout est dépeuplé. Mais le désert, cet espace du manque, peut être lui-même désiré. Quelle souterraine liaison, autre que lexicale, lie aussi le nom *désert* au verbe *désérer* ? ». La réflexion des deux chercheurs tente une interrogation à caractère général, touchant le mot désert, l'imagerie et l'imaginaire social qui lui sont liés, et s'articule successivement autour des notions d'espace, de territoire, de non-territoire et, enfin, de sanctuaire. Empruntant aux sciences humaines autant qu'à la littérature, les auteurs nous amènent à envisager « le désert comme un champ de bataille sémiologique où s'affrontent violemment la logique totalisante de la Marchandise et, en face, une illogique ou une logique paradoxale, recréant à la fois contre et en dehors de la *doxa* un espace des possibles non maîtrisé, et en même temps un milieu de retrait, de désertion » (p. 25).

Les philosophes ne sont pas en reste qui, avec Gaston Bachelard, n'ont pas tort de rappeler que, dans l'image du désert, le corps et l'âme fusionnent en quelque sorte ; mais le désert, « immensité intime » ou « espace du dedans » peut apporter le bonheur tout aussi bien que le contraire. Manfred Schmeling montre que la confrontation avec l'idée du désert est associée aux tendances fondamentales des conceptions artistiques et philosophiques de deux écrivains de langue allemande : Johann W. Goethe et Friedrich Nietzsche. Il en vient à se demander si l'univers de leurs représentations du désert ne constituerait pas une instrumentalisation de l'Orient au service de l'Occident.

« Personne n'est chez soi », nous rappelle Emmanuel Lévinas. Nous sommes tous des étrangers, des passagers, des locataires, mais

nous avons tendance à l'oublier – et c'est là qu'intervient la vertu salvatrice de la pensée et de l'expérience du désert, écrit Benoît Goetz qui tente un commentaire de cette simple phrase d'Emmanuel Lévinas : « Il faut rendre aux merveilles de notre architecture, leur fonction de cabanes dans le désert ». Jeanne Bem répond en racontant la parole « prénombreuse » des Touaregs qui composent, encore aujourd'hui, des poèmes élégiaques imprégnés d'un sentiment appelé *esuf*, en quoi se résument toutes les impressions affectives de la vie au désert : le départ, le voyage, la solitude, l'absence, la tristesse, la séparation, le silence. Poésie du désert, « la poésie [des Touaregs] se donne comme naissant d'un lieu d'où peut aussi venir le silence » (p. 464). Et Jeanne-Marie Clerc de poser la question de savoir si la femme a une place dans le désert chrétien. Si l'on connaît surtout le personnage de Marie-Madeleine, tout autre est la représentation de la femme au désert donnée par l'Islam. Elle s'attache à cette image, enseignée par la Bible, reprise par le Coran, et actualisée par l'histoire de la femme en pays arabe – hier et aujourd'hui – qu'elle voudrait opposer, à travers les textes de la romancière et historienne algérienne, Assia Djebar, à cette image de femme pénitente que propose depuis des siècles à la culture judéo-chrétienne l'image de Marie-Madeleine. Selon la Genèse, la première femme au désert – le vrai, le désert d'Arabie, celui du sable et des dunes – c'est Agar l'Égyptienne que la jalousie de Sarah obligea Abraham à chasser au désert avec son fils Ismaël. C'est donc toute une communauté qui s'est constituée au désert, à partir d'Agar. Et les premières femmes de ce peuple furent d'abord, à l'égal des hommes, des combattantes du désert. Jeanne-Marie Clerc insiste sur ce thème de l'expulsion, comme destin imposé aux filles d'Agar, qui se transmet jusqu'à l'actualité présente, à travers l'évocation des femmes de l'immigration, ces « étrangères étrangères » comme les appelle Assia Djebar. À travers le portrait de cette fugitive, l'auteur expose la condition de ces écritures nouvelles qui surgissent aujourd'hui, fruit des expatriations multiples causées par les conflits sanglants qui déchirent le monde et qui acculent nos

« cultures ataviques » à s'ouvrir à l'Autre. Mais les pistes dans le désert sont loin d'être balisées comme le souligne Anne Spica en conclusion, qui nous invite à inverser l'angle d'attaque et à prendre le paradoxe du désert du point de vue d'une variation à la fois sémantique et fantasmatique : comment se sert-on du désert ?

Cet ouvrage s'inscrit dans la démarche du Centre Michel Baude. Littérature et spiritualité de l'université de Metz, qui s'attache à analyser les rapports entre les textes littéraires et les diverses expressions de la spiritualité qu'on y rencontre et à décrire les liens entre éthique et écriture. Il fait éclater la notion de vérité du désert et instaure un pluralisme interprétatif jubilatoire qui fait obstacle à l'idéologie de « l'explication vraie ». Cette interpellation du désert est à méditer. Elle nous rappelle le « paradoxe kafkaïen », défini par Marc-Alain Ouaknin, selon lequel la littérature est le théâtre de l'immanente finitude de l'humain et en même temps le seul moyen d'échapper à cette finitude.

Claude Nosal

LIO, université de Haute Alsace
nosal.claude1@wanadoo.fr

Roy PANAGIOTOPOULOU, dir.,

Η ψηφιακή πρόκληση. ΜΜΕ και Δημοκρατία
Athènes, Département de communication
et des médias, Université nationale
d'Athènes, Dardanos, 2003, 671 p.

Voici une belle initiative du département de communication et des médias de l'université d'Athènes qui nous offre un ouvrage intéressant sur un thème aussi épineux qu'actuel, celui de la démocratie et des médias à l'ère du numérique. Si l'Association internationale d'études et de recherche en information et communication (AIERI-IAMCR) a choisi le thème de la démocratie pour son congrès international au Brésil (« Communication et démocratie : perspectives pour un nouveau monde », Porto Alegre, juillet 2004), c'est sans doute parce que cette question soulève plusieurs problématiques et semble loin d'être définitivement débattue.

L'ouvrage émane des travaux d'un colloque international du même titre qui s'est tenu à Athènes en mai 2001. Trente-sept chercheurs, grecs et étrangers – surtout anglo-saxons –, croisent leur regard sur les technologies de l'information et de la communication (TIC), sur leur relation avec les médias traditionnels, leurs usages individuels et collectifs, les pratiques sociales qu'ils instaurent et les enjeux qu'ils soulèvent.

L'ouvrage est composé de six unités thématiques. Les deux premières, intitulées « Théories de communication et nouvelles évolutions communicationnelles » et « Démocratie et espace public à l'ère de l'information et du numérique », englobent majoritairement des articles qui, sous forme d'essais, débattent autour du thème des « effets » des technologies sur les individus et les sociétés. Ainsi constituent-elles le terrain où s'affrontent deux positions qui, dans un premier temps, semblent s'opposer : d'un côté, un déterminisme optimiste qui voit dans la technologie la panacée salvatrice de certains maux de nos sociétés contemporaines à travers la consolidation de la démocratie « participante » et le renforcement de la conscience citoyenne ; de l'autre côté, une approche plus pessimiste qui met en garde contre les inégalités que renforcent les TIC entre individus et nations, ainsi que la dimension marchande et l'homogénéisation esthétique qui envahissent ce secteur. Si les regards, les appréciations et les interprétations diffèrent entre intervenants, une conclusion commune semble, finalement, s'imposer : hormis d'être des machines technologiques qui modifient nos pratiques et notre perception du temps, de l'espace et du savoir, les nouveaux médias sont aussi – ou avant tout, pour certains – des institutions sociales qui se constituent par leur économie politique et les relations de pouvoir existant au sein d'une société donnée. Par conséquent, le rôle de l'action humaine s'avère primordial et c'est à elle de déterminer la construction des sociétés futures, car la technologie seule ne peut garantir la démocratie, le dialogue social et la sensibilisation des citoyens à des questions d'ordre politique. Dans cette